

L'auteur et le studio

Cape Fear de Martin Scorsese

Jean-Claude Marineau

David Cronenberg
Number 59, Winter 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23323ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marineau, J.-C. (1992). Review of [L'auteur et le studio / *Cape Fear* de Martin Scorsese]. *24 images*, (59), 67–67.

CAPE FEAR

DE MARTIN SCORSESE

L'AUTEUR ET LE STUDIO

par Jean-Claude Marineau

Dans les années 50, quelque part du côté du 8^e arrondissement à Paris, naquit une théorie qu'on connut plus tard sous le nom de Politique des auteurs. La suite de l'histoire est un peu mieux connue : ceux qui avaient revendiqué le droit d'aimer même les films les plus ordinaires de leurs cinéastes préférés se mirent à leur tour à faire des films. C'est à partir de ce moment-là qu'on se mit vraiment à parler de cinéma d'auteur.

Cette petite idée, on le sait maintenant, a fait son chemin jusqu'à nous pour devenir ce qu'il est convenu d'appeler une idée reçue. C'est ainsi qu'on attend toujours le Scorsese nouveau dans le même état de fébrilité, presque déjà heureux à la seule idée de pouvoir sous peu replonger dans le courant avec lui. Car ses films sont un long fleuve agité qui nous mènent toujours quelque part. Son remake de *Cape Fear* ne fait pas exception sur ce point : une même fébrilité parcourt le film d'un bout à l'autre. Alors d'où vient le malaise partagé par plusieurs face à ce film ?

Cape Fear crée le même effet sur le spectateur qu'un produit de studio bien maîtrisé, et non celui d'un film signé Scorsese. Bien sûr, on y retrouve quelques-uns de ses tics préférés : caméra fulgurante, montage de choc, ralentis subtils et autres effets créant une intensité. Mais l'ensemble de ces « touches Scorsese » sont cette fois organisées de manière à assagir, et donc à englober dans le cours du récit, ces usages immodérés du cinéma qui attirent forcément le regard quand Scorsese livre de la grande marchandise.

Cela dit, *Cape Fear* est fidèle au projet annoncé par son titre et par l'original de 1962 réalisé par J. Lee Thompson : la peur

fera bel et bien partie du voyage. Max Cady n'a toujours, à sa sortie de prison, qu'une seule idée en tête, celle de rendre infernale la vie familiale bourgeoise de l'avocat qui n'a pas su le faire acquitter dans une affaire d'agression sexuelle quatorze ans plus tôt. Cady arrivera à créer cet enfer servi dans sa tâche par un Robert de Niro méthodique dans son délire et caricatural dans ses manies. Caricatural au point où l'on se demande si le sens de l'excès qui caractérise le plus souvent les films de Scorsese n'a pas été d'une quelconque façon évacué du plan formel pour se trouver reporté principalement sur la personne de de Niro — tatouages, accent et petits numéros compris. Quand je parle d'excès formels chez le cinéaste, je pense au mouvement frénétique de sa caméra dans *After Hours*, à sa vision syncopée du geste de peindre dans son sketch de *New York Stories*, ou encore aux miracles rendus visibles par des moyens strictement cinématographiques dans *The Last Temptation of Christ*. Des moments par lesquels le cinéma nous permet d'accéder à une forme inédite de l'expérience du visible en déchirant le tissu des conventions qui font de Scorsese l'un des seuls véritables auteurs du cinéma américain.

De tels moments, il y en a peu dans *Cape Fear*. J'en fus déçu au premier visionnement, mais déjà beaucoup moins au second, puisque je ne m'attendais plus alors à voir d'abord un film de Scorsese, mais surtout un bon thriller qui, au passage, mine de l'intérieur plusieurs valeurs qu'on dit fondatrices de la nation américaine. C'est d'ailleurs sans doute sur ce plan que le travail d'adaptation de Scorsese l'éloigne le plus — et à son avantage — du modèle original. Là où le *Cape Fear* de 1962 ne



Le démoniaque Max Cady (Robert De Niro)

s'embarrassait pas de nuances entre les notions de bien et de mal, le remake, lui, fourmille de zones d'ombre et d'ambiguïtés qui finissent par dresser un portrait beaucoup plus inquiétant et tordu, donc intéressant, de la société américaine.

Bien sûr, l'horrible Max Cady de Scorsese finira par sombrer lui aussi dans les eaux boueuses du Cape Fear dans la séquence apocalyptique de la fin, mais au prix cette fois d'un véritable dérèglement des sens et des valeurs de la famille concernée. En bout de ligne, c'est peut-être là surtout que la griffe de Scorsese retrouve le mordant qui le caractérise comme auteur depuis *Mean Streets* et *Taxi Driver*. Ne serait-ce que pour cette raison, on attendra encore avec intérêt son prochain film, sans toutefois pouvoir désormais fixer cette attente sur des repères précis. Ce qui, au fond, n'est peut-être pas un mal, la vie étant faite de tant d'imprévus. ■

CAPE FEAR

É.-U. 1991. Ré. : Martin Scorsese. Scé. : Wesley Strick. Ph. : Freddie Francis. Mont. : Thelma Schoonmaker. Mus. : Elmer Bernstein. Int. : Robert De Niro, Nick Nolte, Jessica Lange, Joe Don Baker, Robert Mitchum, Gregory Peck. 121 minutes. Couleur. Dist. : Universal.